

Troisième séance de lectures poétiques

(17 décembre 2022)

La poésie de Victor Hugo (1802-1885)

Demain, dès l'aube... (1847) (Les Contemplations)

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Le 4 Septembre 1843, pris dans un tourbillon de vent sur la Seine, le canot revenant de Caudebec, où se trouvaient la fille de V. Hugo, Léopoldine, son mari Charles Vacquerie et deux amis chavira et les quatre occupants furent noyés. En voyage en Espagne Hugo n'apprendra la terrible nouvelle que plusieurs jours plus tard sur un journal trouvé dans une auberge. Ce malheur frappa le poète en plein cœur car Léopoldine était sa fille adorée. Dans un autre poème, il écrit d'elle :

C'était l'enfant de mon aurore

Et mon étoile du matin

Ou encore : C'était ma fée

Et le doux astre de mes yeux.

Il l'appelaît « Dédine » et elle lui écrivait : « Cher papa, ton nom que je porte me fait l'effet d'une couronne ». Elle devint même la copiste officielle de ses œuvres. Victor HUGO avait retardé la date de son mariage pour ne pas la perdre. Il perdra quatre de ses enfants : Léopold, âgé de quatre mois, Léopoldine, noyée, Charles, d'apoplexie et François-Victor, le traducteur de Shakespeare, de tuberculose ; sa fille Adèle mourut folle dans un asile.

Quatre ans plus tard, le 4 octobre 1847, date qu'il transforma en 4 septembre 1847, il écrivit ce petit poème qui est aujourd'hui sans doute le plus lu de toute son immense œuvre et le publiera. en 1856 dans son recueil des Contemplations, dans la section qu'il a appelée « Pauca Meae » qu'on peut traduire par « Quelques mots pour ma fille » Il n'est pas évident de pouvoir justifier la préférence du public pour ce poème ; peut-être est-elle due à l'extrême simplicité du vocabulaire et de l'universalité du message, car la perte d'un enfant est à coup sûr la plus profonde douleur qu'un parent puisse ressentir.

Ce poème de trois quatrains aux rimes croisées est donc autobiographique et l'émotion lyrique qu'il exprime touche le cœur de chaque lecteur. De plus, la perfection formelle du poème et sa musicalité contribuent largement à lui donner une valeur universelle et à le faire chanter dans la mémoire de ses lecteurs.

Dans la première strophe du poème, le dialogue du poète avec une personne absente nous donne le sentiment qu'il se rend à un rendez-vous amoureux, avec le plaisir secret de l'attente :

« Vois-tu, je sais que tu m'attends »

« Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps »

Rendez-vous impérieux pour lequel il est prêt à faire un long pèlerinage, à travers bois et montagnes (les « montagnes » de Normandie sont plutôt là pour rimer avec « campagne » et pour accentuer la difficulté du voyage). Cette première strophe alterne des rythmes binaires et ternaires, mêlant un tempo saccadé et un tempo fluide, remarquablement adaptés à l'expression à la fois de la détermination (emploi des verbes au futur) et de l'intensité de l'émotion qui nous emporte comme une vague.

Ex : les vers 2 et 3, en rythme iambique binaire reproduisent la force intérieure qui anime le poète, alors que le vers 4, en rythme anapestique ternaire traduit la vague émotionnelle qui le submerge

Vers 2 et 3 : _/_/_/_/_/_/

Vers 4 : __/_/_/_/_/.

Ce procédé, HUGO l'utilisera tout au long du poème avec bonheur, en usant également d'une grande liberté dans la place des césures : 4/8 ou 6/6 et de nombreuses rimes internes.

Après avoir lu la première strophe, nous sommes donc prêts à retrouver une personne aimée vivante, mais la tonalité de la deuxième strophe, au rythme incantatoire, composée d'une seule longue phrase, nous surprend tout d'un coup : pourquoi cette attitude renfermée sur soi-même ? Quelles sont ces pensées ? Pourquoi cette indifférence à une nature que le poète d'habitude adore ? Pourquoi ce « dos courbé » ces « mains croisées » ? Pourquoi cette tristesse, cette solitude, cette sombre méditation ? Rien de l'attitude d'un amoureux ! Le rythme saccadé de ces vers accentue l'intensité d'un chagrin de plus en plus évident, avec le rejet en tête de vers du mot « triste ». Ce penseur solitaire n'a donc pas de rendez-vous d'amour, tout entier lové qu'il est sur une étrange douleur, concentré sur un monde intérieur qui le hante. Ce dialogue de la première strophe était-il donc imaginaire ? Comment la pure lumière de l'aube s'est-elle transformée en nuit ? Où se rend cet homme accablé, parti pourtant avec une telle ardeur ? Aucun repère géographique ne nous est donné, hormis que nous traversons un paysage champêtre.

La dernière strophe, retrouvant brusquement un rythme régulier, essentiellement ternaire et qui introduit ainsi une nouvelle douceur, comme si la tension de la deuxième strophe s'était miraculeusement

apaisée, nous apporte enfin la clé de l'énigme émotionnelle, à l'avant-dernier vers quand sonne comme un glas le mot « tombe » avec la lumière du soir, au bout d'un pèlerinage de tout un jour et nous savons maintenant que nous sommes en Normandie, le long de la Seine, qui coule indifférente au poète, comme les voiliers qui descendent vers Harfleur et que nous sommes arrivés devant une tombe. La nature, si chère au poète, ne lui est d'aucun secours; elle n'est plus cette nature « qui t'attend et qui t'aime » que célébrait Lamartine, dans ses Méditations. La douleur du cœur a oblitéré tout autre sentiment, tout autre élan d'amour; l'absence de l'être aimé a gommé la présence du monde alentour. Le rendez-vous était donc avec la mort dont le nom n'est jamais prononcé, sans doute parce que la mort n'a pas effacé la présence de sa fille chérie avec laquelle il dialogue toujours et qui l'attend. Certains ont voulu voir dans le « bouquet de houx vert » un symbole d'espoir (ouvert ?) Le vert du houx et la pourpre de la bruyère rendent par eux-mêmes un hommage délicat à la délicieuse défunte sans qu'il soit besoin, je pense, d'ajouter une autre interprétation.

Ce deuil du poète, c'est le deuil de tout homme qui a perdu un être cher et le poème prend ainsi une valeur universelle. La douleur y est exprimée avec une extrême pudeur, une précieuse intimité, qui tranche avec les élans non contenus d'Alfred de Musset par exemple. Dans un autre poème de la même section des Contemplations, A Villequier, lieu du naufrage, HUGO s'adresse à Dieu en se soumettant à ses décrets mais ajoute :

« Mon cœur est soumis mais n'est pas résigné »

Mais il lui dit aussi :

« Ô Dieu ! Vraiment, as-tu pu croire

Que je préférerais, sous les cieux,

L'effrayant rayon de ta gloire

Aux douces lueurs de ses yeux ? »

Lorsqu'à Jersey dans son exil en 1853, HUGO fera l'expérience des tables tournantes, nous savons qu'il avait conversé avec Léopoldine dans l'au-delà. Dans les notes qu'il prit de ces séances, son fils Charles rapporte cet échange présumé entre le poète et sa fille morte :

- Es-tu heureuse ?
- Oui.
- Où es-tu ?
- Lumière.
- Que me faut-il pour aller à toi ?
- Aimer.

Cette simplicité, cette franchise émotionnelle, cette musique envoûtante que contient ce court poème, qui tantôt nous heurte et tantôt nous berce, expliquent sans doute l'immense succès populaire de ce petit bijou poétique.

Booz endormi (La légende des Siècles)

I

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

II

Ce vieillard possédait des champs de blé et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

IV

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

V

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand

VII

Donc Booz dans la nuit dormait auprès des siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

XVI

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

XVII

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

XVIII

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

XIX

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

XX

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire,
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

XXI

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

XXII

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Ce célèbre poème fait partie de *La Légende des Siècles* que Victor HUGO mit 25 ans à écrire de 1859 à 1883 et où il a voulu mêler à la poésie une réflexion philosophique sur l'histoire de l'humanité. Il définit ainsi son projet : « Écrire, en vers, l'histoire des hommes, leurs péripéties, leurs drames, leurs querelles, leurs réussites. En un mot, trouver la vérité du grand fil mystérieux du labyrinthe humain ». Différemment du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, ce long poème est composé de scènes séparées que HUGO appelait des « petites épopées ». « Booz endormi » appartient à la première épopée intitulée : « D'Ève à Jésus ». HUGO s'y inspire librement du Livre de Ruth dans la Bible et narre la rencontre miraculeuse de Booz, patriarche hébreu prospère, et de Ruth, une moabite revenue avec sa belle-mère Naomi de Jordanie en Judée jusqu'à Bethléem d'où était son défunt mari. Rencontre miraculeuse, parce que voulue par Dieu afin d'assurer la descendance de Booz qui devint ainsi le grand-père du roi David et l'ancêtre de Jésus.

La tonalité de cette première épopée est plutôt sombre et rapporte des événements terribles comme l'assassinat d'Abel par Caïn, mais l'épisode de Booz introduit une sorte d'oasis de paix dans un monde de fureur, par son sujet et par son langage, plein d'harmonie et de simplicité biblique. Charles PÉGUY le qualifiait de « poème de paix biblique, patriarcale, nocturne ». La construction même du poème en quatrains de vers à rimes embrassées et à la césure régulière crée ce sentiment de paix et de douceur.

Si l'inspiration du poème vient du Livre de Ruth, elle n'en constitue que la trame et l'imagination du poète en fait un tout autre récit. HUGO ne dit rien de l'histoire de Ruth, ni de l'influence qu'eut Naomi sa belle-mère sur sa rencontre avec Booz. Par contre, celui-ci est fidèle au Booz de la Bible : il est riche mais généreux, bon et compatissant envers les pauvres, juste et accueillant. Il est vêtu « de probité candide et de lin blanc » (célèbre zeugma de la poésie française : figure de style qui consiste à mettre sur le même plan syntaxique deux éléments appartenant à des registres sémantiques différents) Il est aussi « fidèle parent », car apparenté au défunt mari de Ruth, Elimelec. Booz permet à Ruth de glaner dans ses champs d'orge et même d'emporter les gerbes ramassées.

Mais à cette description « biblique », HUGO ajoute un épisode entièrement imaginé par lui, celui d'un rêve qu'aurait eu Booz dans son sommeil, (que j'ai supprimé) celui d'un arbre, un chêne, sortant de son ventre et montant jusqu'au ciel. Outre le symbole phallique évident,

cet arbre établit la continuité entre l'humanité et Dieu dont la porte est entr'ouverte et établit la lignée qui, de David, aboutit à Jésus. Ce songe ressemble à celui de Jacob qui avait vu une échelle monter au ciel. Le chêne et l'échelle sont des figurations de l'Arbre de Jessé, motif fréquent dans la chrétienté médiévale représentant la généalogie du Christ à partir de Jessé. L'étonnement de Booz à la pensée qu'il pourrait enfanter dans son grand âge n'est pas mentionné dans la Bible.

« Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme.

Car le jeune homme est beau mais le vieillard est grand » nous dit le poème. (HUGO approche de la soixantaine, porte une barbe blanche et cultive déjà une figure de patriarche).

Cette note de sensualité est aussi marquée par « le sein nu » de Ruth avec, en contrepoint, l'insistance sur le fait que tous deux étaient ignorants du dessein de Dieu de les avoir ainsi rapprochés. Ruth espérait « on ne sait quel rayon inconnu » (comme une sorte d'annonciation ?) et ne savait pas « ce que Dieu voulait d'elle » et Booz ne savait pas « qu'une femme était là » Les « temps très anciens » où HUGO situe cette rencontre sont, comme dans la Bible, le temps des Juges, mais HUGO les rend plus anciens encore puisqu'ils gardent encore des traces du Déluge (« la terre molle »).

HUGO ne s'intéresse pas au fait que Booz épousera Ruth dont l'enfant sera l'ascendant d'une dynastie qui se terminera au Golgotha. Ce qu'il veut nous montrer, nous faire sentir, c'est la sublime beauté de cet instant miraculeux, de cette attente où va naître l'amour dans le cœur de ces deux êtres étrangers l'un à l'autre. ; cette rencontre a un caractère mythique, déconnecté de la simple réalité, car le mythe, nous dit VALÉRY est « le nom de tout ce qui n'existe et ne subsiste qu'ayant la parole pour cause. », donc créé par le langage seul.

Pour ce faire, le poète invente un monde d'espace et de temps irréels, une pastorale de paix et d'harmonie, par une nuit étoilée, au milieu des champs d'orge où dorment les moissonneurs épuisés au pied des meules (cf. le tableau de Millet et celui de Van Gogh qui s'en inspire). Ce monde est baigné de la présence du divin et l'atmosphère en est totalement transformée. Le langage des six dernières strophes nous emporte dans un univers de rêve et de sérénité où les mots semblent glisser sur un velours invisible, dans le chuintement des -« f » et des liquides, dans un pays qui n'existe pas : en effet Galgala est en Palestine, Ur est en Chaldée et Jérimadeth sort tout droit de l'imagination de HUGO, bien qu'il lui ait donné une consonance hébraïque, le faisant

commencer par un J comme Jéricho ou Jérusalem. (le mot doit rimer avec « demandait » et le -th final ne doit donc pas être prononcé).

HUGO se moque de la topographie et de la chronologie, car un poète n'est ni géographe ni historien ; l'univers qu'il nous révèle n'est pas de ce monde et nous ne le verrons jamais plus ailleurs. Cette nuit, magnifiquement qualifiée par le poète de « nuptiale, auguste et solennelle », nous berce du parfum des lys et des asphodèles, du babil du ruisseau et des grelots des troupeaux, de la douceur de l'air d'été, de la présence même des lions qui, comme au jardin d'Éden, côtoient les humains et viennent se désaltérer auprès d'eux, du frôlement de l'aile d'un ange, enfin de l'apaisante lueur du croissant de lune et des étoiles. Nous oublions que nous sommes à Bethléem, la cité de David et le lieu de naissance de Jésus, et nous partageons la vision imaginaire de Ruth qui voit dans le croissant de lune la faucille d'un moissonneur, mais pas de n'importe quel moissonneur, de Dieu lui-même.

L'abondance des moissons et la promesse d'un enfantement illustrent le thème central du poème qui est celui de l'Incarnation, c'est-à-dire de l'acte par lequel le divin, le ciel, prennent forme humaine. : la lune devient une faucille, le ciel devient un champ. Et c'est le langage, la fluidité des mots, le rythme binaire des vers, la douceur des allitérations et des assonances qui rendent crédible cet acte de foi. C'est par ce que le grand poète anglais Samuel COLERIDGE appelait « l'interruption volontaire de notre incrédulité » que nous croyons à ce monde imaginaire, en fait, que nous croyons à tout monde littéraire. Le vieil HUGO s'est surpassé dans ce poème qui est un des sommets de notre poésie nationale.

Je vous invite à voir trois tableaux illustrant cet épisode biblique ou le repos des moissonneurs ;

Nicolas Poussin : L'été ou Booz et Ruth

Jean-François Millet : Moissonneurs au repos

Vincent Van Gogh : La méridienne

Sauf que ces deux derniers nous montrent les moissonneurs dans la lumière de l'après-midi et non au clair de lune.